

La disparition des lucioles

Une lumière dans la grisaille

Jules Couturier

Number 316, November 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90217ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couturier, J. (2018). Review of [La disparition des lucioles : une lumière dans la grisaille]. *Séquences : la revue de cinéma*, (316), 18–19.

La disparition des lucioles

Une lumière dans la grisaille **JULES COUTURIER**



—
*Une impression de
magie, de flottement*

Origine : Canada (Québec)
Année : 2018
Durée : 1h36
Réal. : Sébastien Pilote
Scén. : Sébastien Pilote
Images : Michel La Veaux
Mont. : Stéphane Lafleur
Dir. art. : Éric Barbeau
Costumes : Sophie Lefebvre
Musique : Philippe Brault
Son : Gilles Corbeil, Olivier Calvert, Stéphane Bergeron
Interprètes : Karelle Tremblay (Léo), Pierre-Luc Brillant (Steve), François Papineau (Paul), Marie-France Marcotte (la mère de Léo), Luc Picard (Sylvain, père de Léo)
Prod. : Bernadette Payeur, Marc Daigle (ACPAV)
Dist./Contact : Les Films Séville

Tout le monde est médiocre en région. Du moins dans la représentation qu'en fait Sébastien Pilote dans *La disparition des lucioles*. Tous sans intériorité, sans charisme, sans vie... Même les jeunes! C'est la québécoisité élémentaire. Un autre portrait des Québécois des régions, omniprésent dans le paysage cinématographique de notre province, qui donne une image clichée du cinéma d'auteur? Pas vraiment. Alors que tout le monde est éteint, une petite luciole brille dans ce long métrage s'éloignant des lourds drames ruraux: elle porte le nom de Léonie, Léo pour faire plus court, et elle transforme ainsi le dernier opus de Sébastien Pilote en une sorte de conte, y insufflant un souffle de vie bienvenu.

Si le réalisateur de *Chicoutimi* poursuit sa démarche, déjà entamée dans ses précédents films *Le vendeur* et *Le démantèlement*, sur les difficultés de franchir les différentes étapes de la vie dans des contextes économiques marqués par l'instabilité et l'injustice, il abandonne cette fois la sobriété pour travailler avec une large palette de couleurs. Il délaisse du même coup le drame psychologique et social pur pour la comédie dramatique, ainsi que ses protagonistes masculins en fin de vie ou de carrière pour une jeune adolescente ayant la vie devant elle.

Alors que le protagoniste du film *Le vendeur* refusait la retraite et s'accrochait au monde du travail, Léo, l'héroïne du nouveau film de Pilote, elle, refuse le monde des adultes qu'elle trouve d'un ennui mortel et entretient une intransigeance juvénile. Les sucettes qu'elle attrape en sortant du restaurant au début puis à la fin du film sont une référence à l'enfance qu'elle ne veut pas quitter, à son refus de grandir. Son attitude relève d'une fuite devant la réalité des adultes, d'un attachement désespéré à un monde sans compromis, avec l'immaturité comme moyen de résistance. Son rejet de la bêtise, son dégoût des autres et surtout son radicalisme dans cette position sont absolument jouissifs et donnent lieu à deux des plus jubilatoires scènes du film. La première au restaurant pour la fête de ses 17 ans, féroce, superbement écrite, alors qu'elle se moque allègrement des questions que sa famille lui pose sur son avenir. La seconde, alors que son beau-père, animateur de radio populiste, tente une réconciliation inconcevable pour elle. Elle le rejette, inflexible, lui balançant à quel point elle le méprise.

Et pour incarner cette frustration adolescente, Pilote a trouvé en la jeune Karelle Tremblay l'interprète idéale. À l'instar des lucioles dans la nuit, elle brille. Par sa photogénie, sa présence cinématographique, son

pouvoir d'attraction, son charisme difficile à expliquer et d'autant plus captivant. Présente dans presque toutes les scènes, elle porte le film sur ses épaules, rappelant certaines héroïnes du cinéma américain indépendant interprétées par Ellen Page dans *Juno* ou plus encore Saoirse Ronan dans *Lady Bird*. Elle partage avec ce dernier personnage le même désir de



s'échapper de sa ville perdue et le même sens de la répartie. Après Gilbert Sicotte dans *Le vendeur*, lauréat du Jutra du meilleur acteur, et Gabriel Arcand dans *Le démantèlement*, sélectionné dans la même catégorie deux ans plus tard, Sébastien Pilote démontre encore une fois à quel point le jeu de son interprète principale est crucial pour la réussite de son film.

Agréable nuance à cet écoeurement, elle n'est pas cynique. Léo ne se croit pas meilleure que les autres. Elle ne haït pas pour se donner un sentiment de supériorité, elle haït malgré elle, et regrette de «voir le monde avec des yeux de serpent». Avec les lucioles comme principale métaphore, Pilote oppose le rêve à une vision cynique de la vie.

Le rêve prend ici une grande place. D'abord le rêve comme aspiration, présenté différemment à travers les deux personnages principaux. Léo rêve de quitter cette petite ville. Elle y travaille pour l'été, avec la perspective de peut-être partir ensuite. Pilote utilise les moyens cinématographiques à sa disposition pour mettre en images cet enjeu. La direction photo extraordinaire de Michel La Veaux accorde une grande place aux couleurs où le vert domine. Le gazon lumineux, les murs, les estrades, les vêtements des personnages, il est de presque tous les plans: il rappelle la terre, celle

où on se tient, celle où on s'enracine, celle de laquelle on ne décolle pas. Et puis, il est souvent en opposition avec le bleu de la baie, toujours présente à l'horizon, rappelant cette ouverture sur le monde, cette possibilité de partir loin. Et pour continuer sur le jeu des couleurs, Léo est le seul personnage à parfois ajouter du rouge à ses nombreux accoutrements excentriques, signe de la fougue et de la vitalité qui l'anime.

Il y a aussi une forte présence du rêve chez le personnage de Steve, incarné par Pierre-Luc Brillant, rocker solitaire dans la trentaine habitant le sous-sol de sa mère, avec lequel Léo se lie d'amitié. Steve est plutôt la représentation du rêve avorté. Certaines scènes, parmi les plus fortes du film, comme celle du solo de batterie (en l'absence de tout instrument), du spectacle de guitare dans un grand stade (vide) ou de la course à moto (sur une moto d'arcade immobile), traduisent bien comment cette apparente indifférence existentielle, le «bof» qu'il ne cesse de répéter, camoufle des rêves d'intensité refoulés.

Outre cette acception du rêve comme désir, le traitement de *La disparition des lucioles* présente aussi le rêve sous sa définition onirique. D'où cette impression de magie, de flottement, qui traverse la mise en scène, portée par la métaphore du titre, par la manière de filmer les errances de Léo, par des clins d'œil fantaisistes, par un amusant jeu de cadrage et par la judicieuse musique de Philippe Brault. Sébastien Pilote nous invite dans le flottement identitaire de sa protagoniste à coup de petites scènes banales s'enchaînant les unes après les autres sans jamais introduire de réels rebondissements. Le tout rappelle à certains égards l'excellent *Tu dors Nicole* de Stéphane Lafleur, ce dernier agissant d'ailleurs ici à titre de monteur du film, sans en assumer autant la dimension absurde.

C'est qu'à sa rêverie, Pilote ajoute le réalisme, très présent dans ses deux précédentes œuvres, et là, le bât blesse quelque peu. Conflit ouvrier, conditions de travail en région périphérique, relations familiales complexes: tous des thèmes de ses autres opus qui font encore partie du tableau, mais cette fois, de façon moins bien développée. Ces enjeux, insuffisamment approfondis, rattachés au récit de façon parfois facile, n'engagent pas viscéralement le spectateur. Surprenant pour quelqu'un qui savait si bien mêler le psychologique au social. La part réaliste du récit commanderait qu'on la développe plus en profondeur alors que la dimension de flottement magique se suffit à elle-même.

Sébastien Pilote signe en fait une œuvre énigmatique, de peu de mots et de beaucoup de sens... à moins que ce ne soit que des impressions en vrac qu'il nous livre pour nous inviter à créer notre propre rêve et à trouver notre propre source de lumière. ▲

